Joseph II.

# JOSEPH II

OU

# L'INCONNU AU CABARET

## COMÉDIE-VAUDEVILLE;

PAR MM. DUVERT, LAFONTAINE ET LE ROY,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 25 février 1826.

PRIX : 1 FRANC 50 C.





**PARIS,**

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THEATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
Cour des Fontaines, N°. 4, et passage d'Henri IV
N°s. 10, 12, et 14.

1826

## PERSONNAGES. ACTEURS.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| JOSEPH II, Empereur d'Autriche. | M. GUILLEMIN. |
| LE COMTE DE VANBERG, sous le nom de Firmann, colonel exilé. | M. FEDÉ. |
| BRANDT, maréchal-des-logis de Hussards | M. FONTENAY. |
| CHRISTINE, sœur du comte de Vanberg | Mlle. J. COLON. |
| GUSTAVE, page de l'empereur | M. ARMAND. |
| BÉTICOFF, bourgmestre, chargé du commandement d'une forteresse | M. LEPEINTRE je. |

Suite de l'empereur.

Paysans, Paysannes.

Trois Soldats invalides.

*La scène se passe dans les montagnes de la Bohême.*

Pour faciliter la mise en scène de cette pièce, sur les Théâtres des Départemens, on a eu le soin d'indiquer le nom des personnages en tête de chaque scène, dans l'ordre où ils doivent être placés, par rapport au spectateur.



IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

# JOSEPH II,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

(*Le Théâtre représente un jardin qui, au troisième plan, est clos par une haie, au milieu de la haie une porte d'entrée. A gauche du spectateur, dans l'intérieur du jardin et sur le deuxième plan, le cabaret avec un petit escalier. Au-dessus, une enseigne avec ces mots* : A L'EMPEREUR JOSEPH II. *Du côté opposé, une table et quelques chaises. Derrière la haie, une montagne qui domine le théâtre.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, seule,

(*En haut de l'escalier et regardant à travers la serrure de la porte.*)

Déjà six heures !... et notre étranger sommeille encore; ah ! ce n'est pas étonnant, il était si fatigué.... égaré dans le bois, au moment de l'orage, surpris par la nuit, il eut été forcé de coucher au pied d'un arbre, si je ne m'étais trouvée là par hasard pour l'amener chez nous... ce pauvre homme !... je ne sais pourquoi son aspect m'a causé tout de suite une émotion que je ne saurais définir... dans un mouvement qu'il a fait, j'ai cru apercevoir, sous son manteau, une espèce d'uniforme.... c'est peut-être un officier supérieur.... s'il venait de la cour, s'il connaissait Gustave?.... Mais quel nom viens-je de prononcer? pauvre Christine ! oublies-tu donc que le colonel Vanberg, l'un des plus braves officiers de l'armée de Joseph II, n'est plus ici qu'un simple auber-

giste, et que sa sœur ne doit plus prétendre à la main d'un page.

Air : *Robert disait à Claire.* (du Chaperon Rouge.)

Loin de sa jeune amie,
Au sein de la grandeur,
Ah ! sans doute, il oublie
Qu'il m'a donné son cœur !
On lui dit qu'on l'adore,
C'est le mot de la cour ;
Mais moi, je l'aime encore
Comme le premier jour. (3 *fois*.)

Je croyais que l'absence
Calmerait mes douleurs,
Et que de la constance
Le tems séchait les pleurs ;
Jusqu'à présent j'ignore
S'il guérit de l'amour...
Car j'aime et pleure encore
Comme le premier jour. (3 *fois*.)

## SCÈNE II.

CHRISTINE, LE COMTE, BRANDT, arrivant par la droite.

LE COMTE.

Ah! te voilà, ma sœur ; bonjour, ma Christine ! (*Il l'embrasse.*)

CHRISTINE.

Bonjour, mon frère.

BRANDT, *d'un air gai et la saluant militairement.*

Et moi donc, mamzelle Christine, l'on ne me dit rien ?

CHRISTINE, *lui tendant la main.*

Bonjour, mon cher Brandt.

BRANDT, *la lui baisant.*

A la bonne heure, morbleu ! c'est mon prêt de tous les matins et je n'aime pas les arriérés.

LE COMTE.

Ah çà, l'étranger est-il réveillé?

CHRISTINE.

Non, mon frère, il paraît même profondément endormi... j'ai regardé à travers la serrure.

BRANDT.

C'est fort imprudent...

CHRISTINE.

Pourquoi avez-vous piqué ma curiosité? Lorsque je suis arrivée hier soir avec ce voyageur, son aspect a paru vous surprendre... vous avez tous deux changé de couleur, et vous vous êtes retirés sur le champ.... est-ce que?...

BRANDT, *vivement.*

Ce n'est rien, ce n'est rien, mamzelle Christine, la surprise... le plaisir d'obliger ce brave homme...

CHRISTINE.

Ah! tant mieux... j'avais peur que vous ne fussiez fâchés contre moi.

LE COMTE.

Pourquoi donc?... Non certainement, et pour te le prouver, va lui préparer à déjeûner.

BRANDT.

Oui, un bon déjeûner, je ne connais que ça, justement vous pouvez tirer parti de ma chasse d'hier.

CHRISTINE.

Savez-vous que nous ne posséderons pas notre hôte long-temps?

LE COMTE.

Comment cela?

CHRISTINE.

Il a envoyé à une lieue d'ici, un paysan chargé d'un message, et il veut partir aussitôt son retour.

LE COMTE.

Ma foi, je voudrais qu'il fût déjà bien loin.

CHRISTINE, *surprise.*

Bien loin?... et pourquoi, mon frère, tu le connais donc?

LE COMTE, *embarrassé.*

Oui, je l'ai vu autrefois.... c'est un de nos anciens compagnons d'armes; mais tu sais ma situation, et il ne faut pas qu'il se doute...

CHRISTINE.

Oh! rassure-toi, il est incapable de te trahir, il a l'air trop bon; trop généreux... d'ailleurs quand on a servi ensemble.

BRANDT.

Vous avez raison, mademoiselle: camarades de guerre ou de prison, c'est à la vie et à la mort.

Air : *Vaud. des Frères de lait.*

On le sait trop, c'est la règle ordinaire,
On les a bientôt abjurés
Les sermens d'amitié sincère
Que l'on a faits sous des lambris dorés; (*bis.*)
Mais les amis qui, dans notre jeunesse,
A nos côtés portaient le hâvresac;
Comptez sur eux... rien n'éteint la tendresse,) *bis.*
Qui naquit au feu du bivouac. )

LE COMTE, *prenant la main de Brandt.*

Et tu m'en donnes la preuve, mon cher Brandt..... Allons, songeons au déjeûner de notre hôte.

CHRISTINE.

Oui, mon frère, sois tranquille, rien n'y manquera.

LE COMTE.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Cours, mon enfant, va, ma bonne Christine,
Remplis ici les devoirs de l'emploi;
Et dans ce jour, fais que notre cuisine
Soit digne en tout de la bouche d'un roi.
Pour le fêter, surtout pense à la cave.

CHRISTINE, *à part.*

Je puis, je crois, sans courir de danger,
Adroitement savoir si mon Gustave
N'est pas connu de ce brave étranger.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Cours, mon enfant, va, ma bonne Christine, etc.

CHRISTINE.

Vous allez voir comment votre Christine
Saura remplir les devoirs de l'emploi,
Et dans ce jour fera que la cuisine
Soit digne en tout de la bouche d'un roi.

BRANDT.

Courez, courez, bonne Christine,
Remplir ici les devoirs de l'emploi;
Et dans ce jour tâchez que la cuisine
Soit digne en tout de la bouche d'un roi.

*Christine sort.*

## SCÈNE III.

LE COMTE, BRANDT *en riant.*

Eh bien! mon colonel, que dites-vous de cet événement?

LE COMTE.

Je dis, mon cher Brandt, que la présence inattendue de notre hôte est fort inquiétante.

BRANDT.

Non, morbleu, au contraire, nous touchons peut-être au terme de nos maux; ou plutôt des vôtres, car moi....

LE COMTE.

Dieu le veuille; mais j'en doute.... voilà bientôt trois ans que je gémis dans l'exil et notre position n'en devient pas meilleure... forcé de changer de nom, de fuir dans les montagnes de la Bohême.

BRANDT.

Au fait, je défie de reconnaître sous ce costume le comte de Vanberg, et sous celui-ci, M. Brandt, ex-maréchal-de-logis aux hussards de Barkau, et maintenant exilé volontaire.

LE COMTE.

Mon ami, tu as tout sacrifié pour me suivre.

BRANDT.

Morbleu, mon colonel, je vous aurais suivi au bout du monde, moi... mais, je vous le répète, l'arrivée de Joseph II dans ce canton, l'orage qui est survenu fort à-propos pour le forcer de chercher un abri dans notre modeste cabaret; voilà de ces circonstances qui ne se rencontrent pas deux fois dans la vie.

LE COMTE.

Joseph II a l'habitude de voyager incognito.

BRANDT.

Je le sais, et c'est justement ce qui me donne de l'espoir, car toutes ses courses n'ont pour but que de connaître, par lui-même, la situation de ses sujets, d'entendre la vérité.... peut-être bien qu'il la rencontrera sur sa route.

LE COMTE.

Ah ! mon ami, j'ai tant de fois éprouvé combien elle parvient difficilement jusques au pied du trône.

BRANDT.

En effet, s'il eût eu moins de confiance en vos ennemis, il ne vous eut pas retiré votre régiment.... quels soldats!.... mille bombes!... je n'étais que le dix-septième au rang de taille... c'est une injustice révoltante aussi à votre place, j'aurais quitté l'Allemagne pour toujours.

LE COMTE.

Je n'ai jamais pu me décider à passer la frontière; non qu'il me restât quelqu'espoir; mais devais-je abandonner ma sœur?... orphelins tous deux dès l'enfance, je suis le seul soutien, le seul appui de Christine... hélas! un pauvre proscrit ne trouve pas toujours l'hospitalité qu'il réclame, et je n'ai pas voulu l'exposer à tous les dangers qu'il m'aurait fallu braver..... cette bonne Christine! elle n'a déjà que trop souffert par amitié pour moi.... ici, du moins, je suis plus tranquille..... si je meurs, ma sœur possède mon secret, elle fera connaître mon innocence et sans doute alors on lui rendra et notre fortune et l'honneur.

BRANDT.

Ma foi ! vous êtes trop bon ! voilà ce que j'aurais dit : oui, vous me condamnez, vous m'exilez, je suis un brave homme, je ne le mérite pas, bon soir, je ne reviendrai jamais.

LE COMTE.

Mon pauvre Brandt, tu aurais fait comme moi.

Air : *de Psyché.*

En m'éloignant, oui, je pouvais peut-être
Trouver les biens que l'on m'a su ravir ;
Mais du pays où le ciel nous fit naître,
Peut-on jamais perdre le souvenir?
Va, de mon cœur l'Allemagne est chérie ;
Et j'aime mieux, quel que soit mon danger,
Vivre indigent au sein de ma patrie, ) *bis.*
Qu'être opulent sur un sol étranger. )

BRANDT.

A la bonne heure : mais, j'espère que cette fois, vous saisirez l'occasion qui se présente de vous justifier.

LE COMTE.

Eh ! le puis-je, mon cher Brandt ? en me déclarant le sauveur du prince, il faudrait nommer les auteurs du complot, et il en est un, tu le sais, que je ne puis perdre ; le conseiller Muller, mon oncle maternel, mon bienfaiteur... le malheureux, un instant égaré, s'est sans doute repenti de sa faute, et je me suis promis de ne jamais trahir son secret.

BRANDT.

Bien, mon colonel, c'est très-bien... j'approuve votre silence... mais, c'est moi qui parlerai au prince, pour vous... (*le comte le regarde avec surprise*), oui, moi-même... vous croyez, peut-être, que je n'oserai pas... ( *montrant son cœur.* ) c'est que mon discours est là, voyez-vous... je lui dirai : Majesté, il y a des coquins qui vous ont trompé... le colonel Vanberg est un digne serviteur, incapable d'avoir conspiré contre vous ; au contraire, vous lui devez la vie, s'il ne s'est pas justifié, c'est pour ne pas accuser son ami, son parent, qui est coupable... voilà la vérité, Joseph II, il faut dire à mon colonel de revenir et faire pendre tous ceux qui l'accusent.. ah! ah ! c'est parler ça !

LE COMTE, *souriant.*

Ton éloquence, mon cher Brandt, est très-persuasive, mais je crains bien...

BRANDT.

Mon colonel, vous aurez votre grâce, où j'y perdrai mon nom.

LE COMTE.

Comment cela ?

BRANDT.

Laissez-moi faire... nous avons beau jeu : le prince ne vous a pas reconnu, le fait est que trois ans d'absence et votre déguisement, vous ont rendu méconnaissable... (*on entend Béticoff dans la coulisse.*) Mais, qu'entends-je ? ah ! ah ! c'est le vieux radoteur de bourgmestre... je vous laisse, et vais aider Christine... à propos, où en êtes-vous avec lui ?

LE COMTE.

Il m'a demandé la main de ma sœur, et j'ai fait semblant de consentir à la lui accorder... un refus pourrait éveiller ses soupçons... c'est un homme à ménager : il est sot et méchant.

BRANDT.

Un vieux pandour, qui n'a jamais servi que dans les vivres... tâchez de le promener encore, je me charge du reste. (*il entre dans l'auberge.*)

## SCÈNE IV.

BÉTICOFF, LE COMTE.

BÉTICOFF.

Ah ! je vous trouve enfin, mon cher Firmann... je suis enchanté de vous voir.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc, monsieur le bourgmestre ?

BÉTICOFF.

Comment, mon ami, ce que c'est ? il y a diablement du nouveau... je suis harassé, moulu, brisé, je viens de courir... (*mystérieusement*), apprenez que l'empereur Joseph II va faire une tournée sur les frontières de la Bohême.

LE COMTE, *d'un air surpris.*

Bah !

BÉTICOFF.

Et que d'un instant à l'autre, il peut arriver ici, avec toute sa suite.

LE COMTE.

Il serait vrai ?

BÉTICOFF.

Ce n'est pas tout encore : sachez que j'ai reçu aussi de nouvelles instructions ; en ma qualité de bourgmestre, et de gouverneur *ad interim* de la forteresse, on m'ordonne d'en visiter tous les environs, attendu qu'on sait que c'est de ce côté qu'est retiré le fameux comte de Vanberg, ( *le comte fait un mouvement* ), le chef de cette jolie petite conspiration, par suite de laquelle on l'a prié de ne jamais remettre le pied en Allemagne.

LE COMTE, *prenant un air de bonhommie.*

Et qui vous dit, mon cher commandant, que ce n'est pas une erreur, et qu'on n'a point surpris la religion des juges, pour en obtenir une condamnation injuste.

BÉTICOFF.

C'est très-possible, mais ça ne me regarde pas, je ne connais que ma place !.. à propos, où est donc la charmante Christine ? mon aimable future, je suis impatient de la voir.

LE COMTE.

Elle est absente, monsieur le commandant : elle est à la ville. ( *à part* ), si je pouvais l'éloigner !

BÉTICOFF.

Encore ! c'est comme un fait exprès, chaque fois que j'arrive... Dites-moi, mon cher ami, avez-vous fixé le jour de nos fiançailles ?

LE COMTE.

Nous en parlerons plus tard ; mais, pardon, le temps se couvre, et je crains que ma sœur ne soit surprise par l'orage : je vais. . .

BÉTICOFF.

Dieu ! ma fiancée exposée !. . beau-frère, écoutez donc, une excellente idée !. .

LE COMTE.

Quoi donc ?

BÉTICOFF.

Air : *L'amour qu'Edmond à su me taire.*

Vous le savez, la forêt n'est pas sûre,
Christine peut courir quelque danger ;
Si j'envoyais à ma future

Un soldat pour le protéger...
Qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Ah! le diable m'emporte!
Vous êtes fou, mon brave gouverneur;
Il faudrait donc qu'une seconde escorte,
La défendît contre son protecteur.

BÉTICOFF.

Mais, non! ce sont des invalides : j'en ai six comme ça, toutes vieilles moustaches.

LE COMTE.

La garnison n'est pas forte.

BÉTICOFF.

Elle a été augmentée : autrefois, elle n'était que de cinq hommes... j'ai fait des représentations au gouvernement, et l'on m'a accordé un homme de plus, pour la sûreté générale de la place. Cependant, c'est très-judicieux, ce que vous dites là, je n'y pensais pas : allons-y tous deux, cela vaudra infiniment mieux.

LE COMTE.

Volontiers. (*à part.*) Justement j'aperçois le prince, éloignons-nous.

BÉTICOFF.

Air *d'un Jour à Paris*..

Allons à l'instant, cher beau-frère,
Ici ne nous arrêtons pas;
Vous savez comme elle m'est chère,
Allons au-devant de ses pas;
Concevez-vous, dans son ménage,
Quel sera bientôt son bonheur?
Elle aura l'immense avantage
De gouverner un gouverneur. (3 *fois.*)

ENSEMBLE.
Allons à l'instant, cher beau-frère, etc.

LE COMTE, *à part.*

Ah! que la vérité l'éclaire,
Et Joseph m'ouvrira ses bras;
C'est peut-être un destin prospère,
Qui dans ces lieux guide ses pas.

*Ils sortent par le fond.*

## SCÈNE V.

JOSEPH, *sortant de la chambre et en haut de l'escalier.*

Ah! ah! voilà, si je ne me trompe, un de mes hôtes qui s'éloigne. (*descendant l'escalier.*) Je n'ai encore vu personne.... vraiment, je ne sais comment répondre à l'accueil de ces bonnes gens!.... on ne peut accorder l'hospitalité avec plus de franchise et de grâce... tels sont pourtant les bénéfices de l'incognito. S'ils me connaissaient, la crainte, le respect, leur donneraient un maintien gauche, emprunté. (*Apercevant l'enseigne.*) Hé! mais je n'avais pas remarqué cette enseigne: (*avec émotion*) à l'empereur Joseph II. Oui, c'est bien moi qu'on a voulu représenter... je ne suis pas ressemblant... mais l'intention y est... combien cette marque de souvenir me touche... j'éprouve je ne sais quel sentiment d'orgueil à voir mon portrait servir d'enseigne à une hôtellerie.

Air : *L'univers fléchit sous ma loi.*(du Nécessaire et le Superflu.)

Sur leurs cœurs j'ai donc quelques droits,
Pour le mien quel plaisir extrême!
Gardez toujours, gardez, bons villageois,
Les traits d'un prince qui vous aime;
Pour vous payer cet hommage flatteur
Ah! puisse du moins mon image
Ici, présager le bonheur! } *bis.*
Et mes lois achever l'ouvrage. }

*Il remonte la scène.*

## SCÈNE VI.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE, *sortant de l'auberge et apercevant l'empereur; à part.*

L'étranger! (*avec crainte*). Si je hasardais de lui parler tandis qu'il est seul.... oh! je n'oserai jamais.

JOSEPH.

Ah! voici cette jolie petite Christine qui fut hier mon

ange tutélaire... approchez, ma belle enfant.... eh! quoi! ma présence vous inspirerait-elle de l'effroi?

CHRISTINE, *reculant.*

Bien au contraire, monsieur.

JOSEPH.

En ce cas, pourquoi vous éloigner. (*La prenant par la main et l'amenant au milieu de la scène.*) Rassurez-vous.... vous n'étiez pas si timide, ce me semble, lorsqu'hier au soir votre complaisance me mit à l'abri de l'orage.

CHRISTINE, *tremblante.*

Hier au soir.... c'était tout naturel!... mais aujourd'hui...

JOSEPH.

Ne me porteriez vous plus le même intérêt?

CHRISTINE.

Pouvez-vous le penser? au contraire, monsieur, je désirerais même vous faire quelques questions.

JOSEPH.

Des questions! Soit, parlez, charmante Christine, je suis tout à vos ordres.

CHRISTINE.

Vous m'avez dit hier que vous arriviez de Vienne.

JOSEPH.

C'est vrai, eh bien?

CHRISTINE.

Vous êtes militaire?

JOSEPH.

Mais, oui, je suis officier. (*A part.*) Où veut-elle en venir?

CHRISTINE, *à part.*

J'en étais sûre. (*haut.*) Et vous allez souvent au palais impérial, n'est-ce pas?

JOSEPH.

L'on m'y voit quelquefois.

CHRISTINE, *à part.*

Allons courage. (*haut.*) Sauriez-vous.... pardonnez, monsieur, c'est peut-être indiscret.

JOSEPH.

Un peu de confiance.

CHRISTINE.

Ne connaîtriez-vous pas, par hasard, un nommé Gustave ?

JOSEPH.

Gustave... est-ce qu'il n'a pas un autre nom ?

CHRISTINE.

Si fait : Gustave de Meldorf.

JOSEPH

Ah! le petit Gustave ? un page ?

CHRISTINE, *vivement.*

Oui, monsieur, précisément... un page de l'empereur.

JOSEPH.

Si je le connais !... oui, mon enfant ; nous nous trouvons très souvent ensemble.

CHRISTINE, *à part.*

Quel bonheur !

JOSEPH.

Savez-vous que c'est un fort joli cavalier ?

CHRISTINE, *d'abondance.*

N'est-il pas vrai, monsieur ?

JOSEPH, *à part.*

Ces diables de pages n'en font jamais d'autres !.... ils ont des amourettes jusques sur les frontières.... ( *haut.* ) Hé! dites-moi, je vous prie, où l'avez-vous connu ? Jamais Gustave n'est venu dans ce pays, ce me semble.

CHRISTINE, *à part.*

Que répondre ? ne compromettons pas mon frère. ( *Hésitant.* ) Où je l'ai connu ?

JOSEPH.

Oui, je suis curieux de savoir....

CHRISTINE.

Mais... dans un voyage que je fis avec mon frère à Schœnbrunn, tout près de la capitale... c'était la fête de l'endroit, elle dura huit jours, et pendant tout ce tems nous avons dansé ensemble.

JOSEPH.

Monsieur Gustave a été fort heureux.... et depuis cette époque, vous ne vous êtes donc plus rencontrés.

CHRISTINE.

Hélas, non, monsieur.

JOSEPH, *souriant.*

Voilà un hélas qui me prouve que vous seriez bien aise de le voir.

CHRISTINE.

Oh! je vous en réponds... il me disait de si jolies choses.

JOSEPH, *de même.*

Diable! que vous contait-il donc?

CHRISTINE, *naïvement.*

Air : *Venez, venez, Emélie.*

Il disait que j'étais jolie,
Sans le savoir, je m'en doutais;
Qu'il m'aimerait à la folie,
Sans le croire, je l'écoutais,
Il me disait qu'une autre belle
Ne saurait le rendre infidèle...
Hélas! personne assurément, } *bis.*
Ne m'en dira jamais autant. }

JOSEPH.

Sans être page, cependant,
Chacun vous en dirait autant.

CHRISTINE.

Un jour, à l'insu de mon frère,
Il voulut me prendre un baiser;
Alors je me montrai sévère,
Et je dus le lui refuser.
Malgré moi, pourtant il m'embrasse,
Même deux fois... voyez l'audace!...
Hélas! personne assurément, } *bis.*
Ne m'aimera jamais autant. }

JOSEPH.

Sans être page, cependant,
Chacun voudrait en faire autant.

Eh bien! aimable Christine, puisque vous désirez tant revoir M. Gustave, je vous ferai trouver avec lui...

CHRISTINE, *enchantée.*

En vérité... ah! monsieur, vous êtes un bien brave homme.

JOSEPH, *à part.*

Sa naïveté m'amuse. (*Haut.*) Il est peut être plus près de vous que vous ne pensez.

CHRISTINE.

Serait-il possible?

BRANDT, *dans l'auberge.*

Mam'zelle Christine! mam'zelle Christine!

CHRISTINE, *contrariée.*

C'est Brandt qui m'appelle... quel malheur!

JOSEPH.

Ne le faites pas attendre, nous nous reverrons, nous causerons.

CHRISTINE, *vivement.*

Avant votre départ, n'est-ce pas?

JOSEPH.

Je vous le promets, et je le jure sur cette jolie main. (*Il baise la main de Christine, lorsque Béticoff paraît dans le fond.*)

CHRISTINE.

Monsieur!

JOSEPH.

C'est pour le compte de mon ami Gustave, vous ne pouvez m'en savoir mauvais gré! (*Christine rentre; Béticoff la suit furtivement sans être vu de l'Empereur*)

## SCÈNE VII.

JOSEPH seul.

En vérité.... je n'en reviens pas, comment diable ce Gustave va-t-il s'amouracher de la sœur d'un aubergiste? c'est que cette passion me paraît sérieuse, il y a là-dessous quelque mystère qu'il faut que j'éclaircisse. J'ai ordonné que ma suite m'attendît au bas de la montagne, et qu'on ne m'envoyât que mon page, ainsi je ne risque pas d'être reconnu.... parbleu, j'ai bien envie de passer

ici le reste de la journée à m'amuser à interroger les habitans de ce village et de savoir ainsi ce qu'on pense de moi dans ces montagnes ; ils ne me déguiseront pas la vérité.

Air : *Soldat Français né d'obscurs laboureur* (de Julien).

Pour la connaître, à ces bons villageois
Cachons surtout l'éclat de ma naissance ;
La vérité, que recherchent les rois,
Semble toujours redouter leur puissance ;
Mais d'un faux nom conservons le manteau,
Aux champs aussi la vérité se farde ;
Et par malheur, jusqu'au sein d'un hameau,
Quand nous quittons l'incognito,
Alors c'est elle qui le garde.

On vient... eh ! mais, c'est mon page... il arrive à propos.

## SCÈNE VIII.

JOSEPH II, GUSTAVE.

GUSTAVE, *descendant de la montagne et apercevant Joseph ; avec joie.*

Ah ! sire, quel bonheur !

JOSEPH, *regardant si personne n'a entendu.*

Chut ! imprudent !

GUSTAVE.

Pardon, monsieur le comte... mais la joie, l'empressement....

JOSEPH.

C'est bien, mon ami, c'est bien, vous m'aviez cru perdu.... où sont mes gens ?

GUSTAVE.

Ils s'étaient dispersés pour aller à la recherche de votre majesté.

JOSEPH.

Encore !... que vous êtes étourdi !... appelez-moi monsieur, tout bonnement, entendez-vous ? je ne voudrais pas pour tout au monde être reconnu ici... eh bien ! mes gens ?

GUSTAVE.

Ils revenaient désespérés d'avoir fait une course infructueuse, lorsque votre message est venu nous rendre à la vie. Votre voiture est au bas de la montagne, et votre suite, que j'ai devancée, ne tardera pas à s'y rendre... je vais...

JOSEPH.

Un moment, rien ne presse.... je me plais ici... ce pays est charmant... ne le trouvez-vous pas comme moi?

GUSTAVE.

En effet, ces bois... ces monts escarpés, ces vallées... c'est tout-à-fait romantique!

JOSEPH.

Voilà ce que j'aime... vous connaissiez déjà cet endroit?

GUSTAVE.

C'est la première fois que j'y viens.

JOSEPH, *ayant l'air de douter.*

La première fois, dites vous?

GUSTAVE.

Je vous jure...

JOSEPH.

Il suffit... (*finement.*) Mais vous y connaissez quelqu'un?

GUSTAVE.

Personne, absolument.

JOSEPH.

C'est singulier! (*avec indifférence.*) il m'a semblé qu'il y avait de jolies petites paysannes.

GUSTAVE.

Oui, M. le comte, j'ai cru le remarquer, mais je suis accouru si vite.

JOSEPH.

Air : *de ma Céline, amant modeste.*

De vingt beautés, sur mon passage,
J'ai pu remarquer la fraîcheur;
Des fillettes de ce village
J'admire vraiment la candeur.

Il semble qu'ici tout respire,
Et l'innocence et la vertu.

GUSTAVE, *malignement et à voix basse.*

En ce cas, vous voyez bien, sire,) *bis.*
Qu'un page ici n'est pas venu. )

JOSEPH, *à part.*

Pas mal trouvé. (*Haut*). Il en est une surtout avec laquelle j'ai causé tout à l'heure, et qui a daigné me mettre dans sa confidence.

GUSTAVE.

Cela ne m'étonne pas. (*A part.*). Ah ça! est-ce que le Prince voudrait.

JOSEPH.

Une jolie blonde, ma foi!... des yeux très-éveillés!... elle m'a paru s'interesser vivement à un certain Gustave.

GUSTAVE, *surpris.*

Gustave!

JOSEPH, *le regardant fixement.*

Oui... (*plus bas*) un de mes pages.

GUSTAVE, *bas.*

Ah! Monsieur le comte me fait l'honneur de plaisanter.

JOSEPH.

Du tout, vous l'avez connue à la danse à une certaine fête.

GUSTAVE, *embarrassé.*

C'est sans doute une méprise... une ressemblance de nom.

JOSEPH, *avec bonté.*

Allons! ne vous en défendez pas, je n'aime pas la dissimulation... Christine vous a trop bien désigné.

GUSTAVE, *surpris.*

Christine!

JOSEPH.

Eh! oui, je suis logé chez son frère dans cette auberge.

GUSTAVE, *à part.*

Est-il possible?

JOSEPH.

Vous voilà tout interdit.

GUSTAVE, *embarrassé.*

En effet... oui... j'ai quelque idée confuse... ( *A part* ). Son frère serait ici ?... il est perdu.

JOSEPH, *apercevant une lettre dans la ceinture de Gustave.*

Quel est donc ce papier ?

GUSTAVE.

Ah ! pardon, la joie que j'ai éprouvée en vous retrouvant, et ces questions que vous m'avez adressées, m'avaient fait oublier de vous remettre une lettre qui vient d'arriver de Vienne ; elle est du ministre de la guerre.

JOSEPH.

C'est bien, lisez-la moi.

GUSTAVE, *lisant avec une émotion graduelle.*

« SIRE,

» Des avis certains nous annoncent que le comte de
» Vanberg est encore sur le territoire de l'empire, et
» qu'ainsi il a désobéi à l'arrêt du grand conseil qui
» l'exile à perpétuité... En attendant les ordres de Votre
» Majesté, j'ai fait écrire à tous les bourgmestres et
» commandans pour l'arrestation de ce traître. »

JOSEPH, *tirant des tablettes de sa poche.*

Il suffit... prenez ces tablettes et écrivez.

GUSTAVE, *tremblant.*

Oui, monsieur le Comte. ( *A part* ). Je suis au supplice.

JOSEPH, *dictant.*

« La comte de Vanberg ayant violé le jugement qui
» le condamne à l'exil, sera immédiatement arrêté et
» traduit au conseil de guerre ; une récompense de mille
» ducats est assurée à qui le mettra entre les mains de la
» justice. » Donnez que je signe.

GUSTAVE, *à part.*

Malheureux Vanberg !... et toi, ma Christine !...

JOSEPH, *après avoir signé.*

Vous allez porter ces tablettes au major Rinfeld et vous lui recommanderez d'envoyer mes ordres à Vienne.

GUSTAVE.

Il suffit.

(*Il fait un mouvement pour sortir : Joseph le retient*).

JOSEPH.

Air *de la jeune Mère.*

Mais je vois la jeune Christine,
A pas lents s'avancer vers nous ;
Restez encor, car j'imagine,
Qu'elle veut causer avec vous.

GUSTAVE.

Mais cet écrit ?

JOSEPH.

Rassurez-vous?
Je vous sais gré de votre diligence,
Mais vous pouvez ici la ralentir ;
Hâtez-vous quand je récompense,
Mais jamais quand je dois punir.

## SCÈNE IX.

CHRISTINE, JOSEPH, GUSTAVE, (*Christine porte un panier, dans lequel est déposé tout ce qu'il faut pour donner le déjeûner, et le place sur un banc près de la maison*).

CHRISTINE.

Monsieur, mon frère, ne tardera pas à revenir et l'on déjeûnera ici. (*Apercevant Gustave*). Ciel !

Air : *Doux moment.*

Quel bonheur ! (*bis.*)
O rencontre imprévue !
Ah ! je sens que sa vue
Fait palpiter mon cœur.

GUSTAVE, *à part.*

Quel malheur ! (*bis.*)
Que mon âme est émue !
Oui, la crainte à sa vue,
Fait palpiter mon cœur.

JOSEPH, *à part.*

Oui, d'honneur ! (*bis.*)
De l'aimable ingénue,
La flamme m'est connue...
Pour moi, c'est très-flatteur !

GUSTAVE, *à part.*

Grands dieux ! s'il reconnaît son frère,
Le malheureux est perdu sans retour !

CHRISTINE, *à part.*

Il s'éloigne... ô ciel !... quel mystère !
Pour moi n'aurait-il plus d'amour ?

JOSEPH.

Je sens bien qu'ici ma présence,
Va gêner nos deux amoureux ;
Mais le devoir d'un prince généreux
Est de protéger l'innocence.

ENSEMBLE.

Quel bonheur ! etc.
Quel malheur ! etc.
Oui, d'honneur ! etc.

JOSEPH, *à Christine.*

Eh bien ! ma chère enfant, vous voyez que je ne vous avais pas trompée. (*A Gustave.*) Vous ne vous attendiez pas à cette agréable surprise. (*A Christine*). Imaginez-vous qu'il ne voulait pas d'abord convenir qu'il vous connût.

CRHISTINE, *vivement.*

Comment, Monsieur, il serait vrai ?

GUSTAVE, *l'interrompant, et cherchant à lui faire des signes.*

Oui, sans doute, Mademoiselle, mais à présent je crois me rappeler vous avoir vue...

CHRISTINE, *à part et piquée.*

Il croit se rappeler !... Quelle froidenr !

JOSEPH, *à Gustave.*

Et peut-on savoir où vous avez connu cette aimable personne ?

GUSTAVE, *hésitant.*

Mais, Monsieur... c'est... oui... c'est... c'est à Presbourg...

JOSEPH, *à part.*

Voilà qui est étonnant! ( *Haut à Gustave.* )

Air : *Vaud de Voltaire chez Ninon.*

C'est à Presbourg, vous le jurez ?

GUSTAVE, *avec hésitation.*

Du moins autant qu'il m'en souvienne.

JOSEPH, *à Christine.*

Vous, Christine, vous assurez
Que c'est à Schœnbrunn, près de Vienne...
Mais les deux endroits que voilà
Ne sont pas voisins, ce me semble ;
Certe, à cette distance-là
On ne peut pas danser ensemble. (*bis.*)

Allons, allons, je vois que vous n'êtes pas bien d'accord... ( *A part* ). Au fait, l'intervention d'un juge ne sert bien souvent qu'à embrouiller les affaires... Je vais vous laisser seuls...

CHRISTINE, *le retenant.*

Non, Monsieur, ne vous éloignez pas, c'est inutile... et j'en ai assez entendu.

GUSTAVE, *à part.*

ie u ! si je pouvais parler!

JOSEPH, *à Christine avec bonté.*

Non, mon enfant, il est bon que Gustave se justifie.. il a peut être des motifs que je ne puis pénétrer. ( *à Gustave Sévèrement* ). Gustave ! Cette jeune fille est simple... songez à votre conduite... A la cour, je puis tolérer votre légèreté : le sexe trouve là des moyens de défense... mais ici, une séduction? je ne la pardonnerais jamais.

GUSTAVE, *bas et avec respect.*

Sire !

JOSEPH, *en s'éloignant.*

Allons, rapprochez-vous; causez, causez.

( *Il sort en les regardant avec intérêt.* )

## SCÈNE X.

CHRISTINE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *après avoir suivi le prince des yeux.*

Ah ! ma chère Christine, je n'ai qu'un instant à rester près de vous. La présence de... cet officier m'a contraint à feindre de vous méconnaître. Mon cœur n'est point changé.

CHRISTINE.

Il serait possible?

GUSTAVE.

Oui, ma chère Christine, je vous aime, je vous adore plus que jamais; mais répondez-moi, cet officier a-t-il déjà vu votre frère ?

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire ? que signifie se mystère ? vous m'effrayez.

GUSTAVE.

Répondez, vous dis-je, il y va de sa vie.

CHRISTINE.

Arrivé d'hier au soir, cet étranger n'a fait qu'entrevoir le Comte, et je ne pense pas...

GUSTAVE.

Rien n'est encore désespéré, je cours porter mes dépêches et je reviens sur-le-champ; prévenez le colonel qu'il se tienne sur ses gardes.

CHRISTINE.

Grand Dieu !

GUSTAVE.

Ah ! Christine, je donnerais ma vie pour sauver ses jours et vous voir heureuse.

CHRISTINE, *émue.*

Cher Gustave !...

GUSTAVE.

On vient, je m'éloigne, comptez sur moi, surtout de la prudence.

( *Il sort et passe rapidement sur la montagne.* )

## SCÈNE XI.

CHRISTINE, *seule.*

Au revoir, Gustave... au revoir... dépêchez-vous de revenir... ( *On entend Béticoff parler très-haut dans l'auberge* ). Allons, encore ce monsieur Béticoff... je ne l'aimais pas... maintenant je le déteste.

( *Elle sort par le fond.* )

## SCÈNE XII.

BETICOFF, BRANDT.

BÉTICOFF.

C'est bon, c'est bon, monsieur Brandt, plaisantez, riez, amusez-vous à mes dépens. . . ça m'est égal. . . je sais ce que je sais, et je vous le répète, il est ici.

BRANDT.

Mais encore une fois, de qui voulez-vous parler ?

BÉTICOFF.

Eh ! parbleu ! de l'homme que je cherche. Mes ordres sont précis, je dois m'emparer de la personne du comte de Vanberg, partout où je le rencontrerai, et il est chez vous.

BRANDT.

C'est singulier, par exemple... Je n'aurais jamais pensé que ce voyageur que mademoiselle Christine a recueilli...

BÉTICOFF, *d'un air important.*

Ecoutez, mon cher Brandt, je ne vous accuse pas de complicité... bien certainement... mais sans le savoir, vous aviez chez vous un grand criminel.

BRANDT.

Voyez-vous cela ?

BÉTICOFF.

Ah ! il voulait m'échapper !

BRANDT.

Mais encore, sur quel indice l'avez-vous reconnu ?

BÉTICOFF.

Du premier coup-d'œil, mon cher ami... D'abord j'ai son signalement; ensuite, j'ai deux raisons excellentes... La première c'est qu'il s'est égaré, et qu'un honnête homme ne s'égare jamais... la seconde raison, bien plus importante pour moi que la raison d'état, c'est qu'il est mon ennemi personnel.

BRANDT.

Votre ennemi?

BÉTICOFF.

Oui, mon cher Brandt, il voudrait être mon rival; et en matière de jalousie, je suis un tigre, un léopard.

BRANDT.

Ah! mon Dieu!

BÉTICOFF.

Air *de Turenne*.

Avec l'amour, jamais je ne badine,
Rien désormais ne pourrait m'appaiser,
Car je l'ai vu sur la main de Christine
Prendre sans gêne un insolent baiser,
Que sans reproche, elle eut dû refuser.
C'est un peu fort, il faut qu'on en convienne,
Et moi futur, c'est moi qui l'ai surpris;
Lorsque sa tête est presque mise à prix,
Je crois qu'il en veut à la mienne.

BRANDT, *malignement*.

Au fait, c'est très mal... Mais vous voyez bien, quand je vous l'avais dit, vous avez la figure malheureuse.

BÉTICOFF.

C'est possible; mais, en attendant, je vais chercher mes troupes, et avant une demi-heure vous m'en direz des nouvelles.

BRANDT.

Mais vous n'y pensez pas; vous allez faire une esclandre dans l'auberge.

BÉTICOFF.

Cela m'est encore indifférent... je suis fonctionnaire, et mon devoir avant tout... D'ailleurs, je ne suis pas content de Firmann; d'abord, il devait m'avertir de la présence de ce voyageur; ensuite, il élude toujours la question du mariage, et puis, quand je viens voir sa

sœur, il m'envoie promener : ça commence à me fatiguer... Ah! ah! c'est qu'il ne faut pas me monter la tête.

BRANDT.

Prenez garde à ce que vous allez faire ; n'allez pas arrêter comme ça ce voyageur ; il se fâcherait.

BRANDT, *avec force.*

Il se fâcherait !... Je voudrais bien voir qu'il se fâchât !... Ah ! il embrasse ma future !

*(Pendant le couplet qui suit, Brandt va prendre le panier, et dispose la table pour le déjeûner.)*

Air *des Rosières.*

Sur ma foi, j'enrage !
Pour moi quel outrage !
Bientôt, je le gage,
Je me vengerai ;
Le danger menace,
Il faut que je chasse,
Sans lui faire grâce,
Ce fier conjuré.
L'honneur commmande,
L'injure est grande,
A l'allemande
Je le mènerai ;
Ferme à la piste,
S'il me résiste,
A l'improviste
Je l'assommerai.
Je vais, au plus vîte,
Conduire à ma suite,
Mes troupes d'élite...
Des gaillards fameux ;
Seul, je puis combattre,
Mais quand pour se battre,
On est trois ou quatre,
On se bat bien mieux.
Oui, je puis combattre, etc.

*(Il sort.)*

## SCÈNE XIII.

BRANDT, *seul.*

Parbleu ! il va faire un beau coup !... Que le diable emporte cet imbécille, avec ses soupçons et sa jalousie

Air *du Mariage à la hussarde.*

La position n'est pas belle,
Nous sommes dans un mauvais pas ;
Ce commandant avec son zèle,
Va nous mettre dans l'embarras ;
D'honneur, mon effroi n'est pas mince ;
Malgré moi, je tremble vraiment,
Qu'il ne fasse arrêter le prince,
Pour lui prouver son dévoûment. *(bis.)*

N'importe, la forteresse est assez éloignée; Béticoff n'est pas près de revenir : mettons vîte le couvert.

## SCÈNE XIV.

CHRISTINE, BRANDT.

CHRISTINE, *accourant.*

Il est parti... J'ai à vous parler, Brandt.

BRANDT.

Qu'y a-t-il, mademoiselle Christine?

CHRISTINE, *avec feu.*

Gustave est arrivé.

BRANDT, *vivement.*

Il est ici?

CHRISTINE, *plus bas.*

Silence. Je ne sais ce qui se passe... mais il paraît que nous sommes menacés de quelque malheur.

BRANDT.

Rassurez-vous; j'y mettrai bon ordre.

CHRISTINE.

Que vous disait M. Béticoff?

BRANDT.

Il a déraisonné comme à son ordinaire; imaginez-vous qu'il veut faire arrêter notre voyageur.

CHRISTINE.

Ah! mon Dieu!

BRANDT.

Il veut à toute force que ce soit le comte de Vanberg.

CHRISTINE.

Mais il faut prévenir ce brave homme.

BRANDT.

C'est inutile; il n'y a pas de danger qu'on l'arrête, celui-là.

CHRISTINE.

Comment?

BRANDT.

Eh! sans doute, son passeport est en règle.

CHRISTINE.

Allons, je le vois bien, vous le connaissez, et vous vous défiez de moi. Je vous en prie, monsieur Brandt, dites-moi quel est cet étranger?

BRANDT.

Eh bien! puisque vous le voulez... Mais surtout, bouche close... C'est... (*Apercevant Joseph et le comte.*) Ah! mon Dieu! le voici; pas un mot.

CHRISTINE, *finissant d'arranger la table.*

(*A part.*) C'est égal: je ne suis pas tranquille; je vais toujours prévenir cet officier.

## SCÈNE XV.

Les Précédens, JOSEPH II, LE COMTE, *arrivant chacun d'un côté opposé.*

JOSEPH.

Parbleu! mon cher hôte, je vous trouve juste à votre porte... Depuis une demi-heure je vous cherche en vain.

LE COMTE.

Ma foi! monsieur l'officier, j'ai été jusqu'au village voisin, et en revenant j'ai pris la route de traverse... Eh bien! ma sœur, le déjeûner est-il prêt?

CHRISTINE.

Oui, mon frère.

LE COMTE.

C'est bien. (*A Joseph.*) Allons, monsieur, à table.

JOSEPH.

Volontiers, cette petite promenade m'a donné de l'appetit.

CHRISTINE, *bas à Joseph.*

Monsieur, prenez garde à vous, on veut vous arrêter.

JOSEPH, *souriant.*

Moi?

CHRISTINE, *de même.*

N'ayez pas d'inquiétude, je veillerai sur vous.

BRANDT, *bas au comte.*

Laissez-moi faire, et je réponds de tout.

LE COMTE, *bas à Brandt.*

Ne va pas nous compromettre.

BRANDT, *de même.*

Soyez tranquille, mon colonel. (*Haut à Joseph*) Allons, monsieur l'officier, voici votre place près de Christine.

JOSEPH.

C'est la place d'honneur.

(*Ils se placent dans l'ordre suivant: Joseph au bout de la table à droite du spectateur, Christine à droite de Joseph, puis Brandt et Vanberg*).

BRANDT.

Ah! dame! vous ne ferez pas un repas comme à Vienne; mais nous offrons de bon cœur. (*Prenant une bouteille, et versant à boire à Joseph.*) Allons, buvons un coup, vous me direz des nouvelles de ce vin de Tokai: je suis persuadé que notre souverain n'en a pas de meilleur.

JOSEPH, *après avoir bu.*

Je crois que vous avez raison.

LE COMTE, *à sa sœur.*

Eh bien! Christine, tu ne déjeûnes pas?

CHRISTINE.

Non, mon frère, je n'ai pas faim.

JOSEPH, *bas à Christine.*

Je vois ce que c'est... le départ de M. Gustave...

CHRISTINE, *bas à l'empereur.*

Ne parlons pas de cela devant mon frère.

LE COMTE, *les interrompant.*

En ce cas, ma sœur, puisque tu n'as pas faim, chante-nous quelque chose.

BRANDT.

Oui, c'est cela, chantez nous... la romance de l'Exilé, mam'zelle Christine.

JOSEPH.

De l'Exilé!

BRANDT.

Oh! elle n'est pas longue, et je suis sûr qu'elle vous fera plaisir.

CHRISTINE, *à part.*

Quel est leur dessein!..... Je ne sais quel pressentiment...

JOSEPH.

Voyons, mademoiselle, cette romance.

CHRISTINE.

Air *des Hirondelles de Béranger* (Musique de Panseron).

Loin du pays, qu'honora sa vaillance,
Un vieux soldat est reduit à gémir;
De ses grandeurs et de son opulence,
Il n'a plus rien, qu'un noble souvenir.
Bravant les coups d'une ligue ennemie,
Dans son exil, il a gardé sa foi,
Un vieux soldat, un fils de la patrie,
Ne peut trahir son honneur et son roi. (*bis.*)

De ses rivaux lorsque la voix l'accuse,
L'infortuné sans regrets fuit la cour;
Mais dans ton cœur, ô prince qu'on abuse,
La vérité doit pénétrer un jour!
La vérité, que repousse l'envie,
Malgré leurs vœux parviendra jnsqu'à toi...
Et l'exilé reverra sa patrie,
Il a pour lui son honneur et son roi.

BRANDT, *avec force.*

Vous avez raison, mam'zelle Christine.

TOUS, *excepté Joseph.*

Oui, l'exilé reverra sa patrie,
Il a pour lui son honneur et son roi.

JOSEPH, *un peu ému.*

Cette romance est fort bien, et mademoiselle Christine la chante avec une expression!...

BRANDT.

C'est vrai... je pense comme vous... Christine ne la chante pas de fois que ce pauvre comte de Vanberg ne me revienne à l'idée.

JOSEPH, *surpris.*

Le comte de Vanberg! vous l'avez connu?

BRANDT.

Parbleu ! qui ne le connaît pas ? son aventure a fait assez de bruit : c'est dans ce canton qu'il est mort.

JOSEPH, *avec émotion.*

Mort ! je ne le croyais pas... Savez-vous qu'il était coupable d'un crime ?

LE COMTE.

Vous êtes dans l'erreur, monsieur l'officier. Je sais qu'on l'a accusé, qu'on l'a condamné ; mais l'empereur Joseph II a été abusé. Le colonel Vanberg conspirer contre les jours de son souverain !... Ah ! monsieur le voyageur, vous, ancien militaire, avez-vous pu le penser ?

BRANDT, *avec chaleur.*

Morbleu ! j'ai servi dix ans sous les ordres du colonel... il est incapable d'une telle action.

JOSEPH.

Mais enfin, quelles preuves avez-vous de son innocence ?

LE COMTE.

Quelles preuves ?... son titre de soldat !

Air : *A soixante ans.*

Interrogez, monsieur, sa renommée ;
A son pays il a voué son bras ;
Joseph le sait, ce n'est pas dans l'armée
Qu'on peut former de pareils attentats ;
Des guerriers ne conspirent pas.
Oui, de Joseph, la bonté fut trompée,
Mais j'en suis sûr, enfin, à son regard,
La vérité brillera tôt ou tard.
Jamais la main qu'anoblit une épée, ) *bis.*
Ne la quitta pour s'armer d'un poignard. )

JOSEPH.

Le comte a pu être entraîné : des liens de parenté l'attachaient au conseiller Muller. Près d'expirer, le conseiller s'est avoué coupable ; mais il est mort sans justifier Vanberg.

LE COMTE, *bas à Brandt.*

Muller n'est plus ! ô mon cher Brandt !

BRANDT, *bas au comte.*

Cela va bien ; laissez-nous seuls, votre émotion vous trahirait. (*Haut.*) Eh ! morbleu ! la bouteille est presque vide... Allons, Firmann, à la cave ! et vous, mademoiselle Christine, voyez si personne ne nous écoute.

(*Christine sort.*)

LE COMTE, *en rentrant dans l'auberge.*

O ! mon prince ! tu connaîtras donc enfin mon innocence !

## SCÈNE XVI.

### BRANDT, JOSEPH.

JOSEPH.

Ah ! vous avez servi dans le régiment du comte de Vanberg ?

BRANDT.

Oui, monsieur, c'est près de moi qu'il a reçu sa quinzième blessure : ah ! si je pouvais démasquer les traîtres qui l'ont calomnié aux yeux de Joseph II, on verrait qu'un vieux soldat qui défend la cause d'un honnête homme, est mieux accueilli de notre souverain que les intrigans qui l'abusent.

JOSEPH.

Calmez-vous, monsieur Brandt : un sentiment louable peut entraîner à des écarts dangereux ; ne craignez-vous pas de vous compromettre ?

BRANDT, *avec feu.*

Je ne crains rien ; on a accusé, condamné injustement un des plus fidèles serviteurs de Joseph II, un des plus braves officiers de sa maison... mon indignation est juste, l'empereur ne saurait la punir... et d'ailleurs, monsieur le voyageur, le comte de Vanberg, commandant un des régimens de l'armée, constamment près de son souverain, admis dans son palais. s'il eut conçu l'infâme dessein d'attenter à la vie de Joseph, qu'avait-il besoin de recourir à ses soldats ? bien plus, ne sait-on pas que

l'empereur, chéri comme il l'est de tout son peuple, voyage souvent incognito, sans suite, sans armes? ne trouve-t-on pas partout de ces coquins obscurs, dont le bras est à la solde de tout le monde ?.. (*se rapprochant un peu de l'empereur.*) Tenez, un orage vous a forcé hier, de chercher un abri dans notre auberge, cela peut arriver à un souverain, comme à un simple particulier : supposons un instant, que vous êtes Joseph II, et que je suis le comte de Vanberg...

JOSEPH, *un peu effrayé.*

Oui.

BRANDT.

Qui m'empêche ici, de vous faire un mauvais parti ?

JOSEPH, *reculant, et se mettant sur la défensive.*

Quel est son projet ?

BRANDT.

Personne ne vous voit, nous sommes seuls... vos jours sont entre mes mains : je puis m'armer... je puis...

JOSEPH, *se levant vivement.*

Morbleu ! je vendrais cher ma vie !

BRANDT, *se rasseyant froidement.*

Mais, vous n'êtes pas Joseph II, et je ne suis pas le comte de Vanberg... allons, remettez-vous, monsieur l'étranger... un coup à votre santé... (*ils boivent.*) est-ce que vous auriez pris la chose au sérieux ?

JOSEPH, *souriant.*

Oh! nullement, nullement : mais, vous parlez avec tant de véhémence... (*à part.*) C'est une leçon que je n'oublierai pas.

BRANDT, *à part.*

Tant mieux, il ne s'exposera plus. (*on entend du bruit en dehors.*) Eh! mais! quel est ce bruit? c'est, Dieu me pardonne, Béticoff et sa garnison.

## SCÈNE XVII.

Les Précédens, BÉTICOFF, trois Soldats invalides, CHRISTINE ensuite.

CHŒUR *dans la coulisse.*

Air : *Quel tapage effrayant.* (de Michel et Christine.)

Il est ici,
C'est lui ;
Allons, prudence
Et diligence,
Il faut l'envelopper,
Qu'il ne puisse échapper.

BRANDT.

Ah ! l'étrange aventure !

CHRISTINE, *à Joseph, après avoir été avec inquiétude regarder les soldats.*

Monsieur, je vous conjure,
Hâtez-vous, il faut fuir !
On vient pour vous saisir.

BRANDT.

En voici bien d'une autre...

JOSEPH.

Quelle peur est la vôtre ?
De votre gouverneur,
Je crains peu la fureur.

*Béticoff et ses soldats entrent, des paysans les suivent.*

CHOEUR.

Il est ici, etc., etc.

JOSEPH.

Qu'est-ce donc, messieurs, est-ce moi qui serais la cause de tout ce bruit ?

BÉTICOFF.

Vous même, mon cher monsieur ?

JOSEPH.

Et vous venez pour vous emparer de ma personne ?

BÉTICOFF.

Mais, cela m'a l'air de ça : un petit ordre, dont je suis porteur, et qui m'arrive à l'instant même, m'oblige à vous domicilier dans la forteresse, attendu que vous

pouvez être un certain personnage, qui, dit-on, court le pays sous différens noms.

BRANDT.

Monsieur le gouverneur, vous vous trompez : monsieur n'est pas l'homme que vous cherchez, et je ne souffrirai pas qu'on l'arrête chez nous ; je suis sa caution.

JOSEPH.

Laissez, monsieur Brandt, je vous remercie de votre obligeance, il me sera facile de désabuser monsieur le gouverneur.

BRANDT, *à part.*

Je le crois.

JOSEPH.

Il a des ordres, il faut qu'il les exécute.

BÉTICOFF.

Je vois que vous êtes raisonnable, tant mieux : je n'aime pas les moyens rigoureux. Soldats ! placez-vous près de monsieur, de manière à ce qu'il ne tente pas de s'échapper.

BRANDT, *se levant.*

Soldats ! je vous défends d'approcher ! le gouverneur n'est pas militaire, il n'a pas le droit de vous commander.

BÉTICOFF.

Et vous, qui êtes-vous ?

BRANDT, *ouvrant son surtout.*

Maréchal-des-logis aux hussards de Barkau : le premier qui avance ! ( *il s'arme d'une chaise.* )

BÉTICOFF, *aux soldats.*

N'avancez pas.

JOSEPH, *à part.*

Brave homme ! ( *haut.* ) Rassurez-vous, monsieur Béticoff, je ne veux point m'évader. ( *il prend le milieu de la scène.* )

BÉTICOFF.

Cela ne m'empêchera pas de faire mon procès-verbal d'interrogatoire. ( *il s'assied, et se dispose à écrire.* )

BRANDT.

Des procès-verbaux, tant que vous voudrez, c'est votre métier : allez.

## SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, GUSTAVE.

GUSTAVE, *accourant.*

Monsieur le comte, j'ai rempli vos ordres, votre lettre a été remise.

BÉTICOFF, *à part.*

Monsieur le comte ? plus de doute, c'est lui.

JOSEPH, *bas à Gustave.*

Je vous défends de me nommer. (*Gustave regarde avec surprise ce qui se passe autour de lui.*)

BÉTICOFF.

Jeune homme ! quel est le nom de monsieur le comte ?

JOSEPH.

C'est moi que vous devez interroger, gouverneur ! modérez votre zèle, et n'allez pas au-delà des ordres de votre souverain.

BRANDT, *à part.*

Attrape.

BÉTICOFF, *d'un air goguenard.*

Je connais mon devoir, et j'aime beaucoup que ce soit vous, qui me le rappeliez... c'est charmant ! (*il lit.*) « Avons arrêté, et sommé de nous suivre, le nommé... comment vous nomme-t-on ?

JOSEPH.

Joseph.

BÉTICOFF.

Joseph ! Joseph ! Joseph, qui ?

JOSEPH.

C'est mon nom : je n'en ai jamais porté d'autre.

BÉTICOFF.

Allons, allons, pas de plaisanteries ! songez que j'ai la moitié de la garnison à ma disposition.

JOSEPH.

Vous tenez donc beaucoup à consigner mon nom sur votre procès-verbal ?

BÉTICOFF.

Parbleu ! la question est bonne.

JOSEPH.

Eh bien ! mettez : « avons arrêté, et sommé de nous suivre, le nommé Joseph.

BETICOFF, *d'un air d'autorité.*

Le nommé Joseph : allons, dépêchons...

JOSEPH.

Joseph II.

TOUS.

Joseph II !

BETICOFF, *avec effroi et confusion.*

Joseph II !

*CHOEUR.*

Air : *de la Gazza Ladra.*

O jour heureux ! pour nous surprise extrême !
Il se pourrait, ah ! pour nous quel bonheur !
Oui, c'est Joseph ! c'est le prince lui-même,
Oui, c'est bien lui, c'est lui, c'est l'empereur.

BRANDT.

O jour heureux, pour nous bonheur extrême !
Mon colonel va recouvrer l'honneur.
Oui, c'est Joseph, c'est le prince lui-même,
Oui, c'est bien lui, c'est lui, c'est l'empereur.

BÉTICOFF, *dans un coin de l'avant-scène.*

O jour funeste ! ô maladresse extrême,
Je suis perdu ! quelle fatale erreur !
Quoi, c'est Joseph ! c'est l'empereur lui-même,
Que j'avais pris pour un conspirateur.

GUSTAVE ET CHISTINE.

O jour heureux ! pour nous surprise extrême,
Oui, c'est pour nous le gage du bonheur !
(Oui, / Quoi,) c'est Joseph ! c'est le prince lui-même,
Enfin (mon / ton) frère a recouvré l'honneur.

## SCÈNE XIX.

Les Mêmes, VANBERG, *en uniforme de colonel.* (*Pendant le chœur, Vanberg est entré, et s'est jeté aux pieds de l'empereur, en lui présentant un placet.*)

JOSEPH, *avec bonté.*

Que vois-je ?

VANBERG.

Le colonel Vanberg.

JOSEPH, *surpris.*

Vanberg !

BÉTICOFF, *à part, avec étonnement.*

Mon futur beau-frère !

VANBERG.

Oui, sire, l'infortuné, qu'une condamnation injuste a flétri, et qui depuis trois ans n'a cessé de déplorer la perte de l'amitié de son souverain. Les preuves de mon innocence sont consignées dans ce placet.

JOSEPH, *après avoir parcouru le placet.*

Serait-il possible ?

VANBERG.

Oui, sire, je connaissais le complot : et si je me rendis, avec mes braves compagnons, sur le lieu où l'on devait attenter à la liberté de votre majesté, c'était pour sauver ses jours, pour lui prouver là, comme sur le champ de bataille, que mon sang lui était consacré. Les conspirateurs ne parurent pas : les défenseurs du prince furent seuls arrêtés.

JOSEPH.

Et pourquoi n'avoir point révélé...

VANBERG.

Mon oncle, le frère de ma pauvre mère, Muller, enfin, fut coupable. Tant qu'il a vécu, j'ai dû garder le silence, et subir mon sort.

JOSEPH.

Et c'est à mes pieds que je vois le brave officier qui a compromis sa vie, bien plus, son honneur, par attache-

ment pour moi... général Vanberg ! relevez-vous, venez dans mes bras.

VANBERG.

Ah ! sire ! que de bonté !

BRANDT.

A la bonne heure ! je les reconnais tous les deux maintenant.

JOSEPH.

Vous n'avez pas besoin de pardon : on ne l'accorde qu'aux coupables... reprenez mon amitié, ma protection : dans huit jours, je serai à Vienne : trouvez-vous à la revue, au château de Schœnbrunn. ( *à Brandt.* ) Maréchal-des-logis, Brandt.

BRANDT, *s'avançant.*

Présent, sire.

JOSEPH.

Je pénètre maintenant les motifs qui vous ont fait embrasser si chaudement la défense de votre brave colonel ; ce dévouement est louable, je vous pardonne, et vous donne une lieutenance au régiment de Barkau.

BRANDT, *faisant le salut militaire.*

Vive Joseph II ! sire, je serai à mon poste.

JOSEPH.

Mon cher comte, Gustave aime Christine, vous convient-il pour frère ?

VANBERG.

Votre majesté n'a qu'à ordonner...

JOSEPH.

Je me charge de leur sort.

GUSTAVE.

Mon prince ! monsieur le comte ! et vous Christine, comment jamais connaître...

VANBERG.

En faisant le bonheur de ma sœur, et en servant fidèlement votre souverain.

BRANDT.

Qu'en dites-vous, monsieur le gouverneur ?

BÉTICOFF.

Je suis anéanti ; mais le signalement m'a induit en erreur.

VANBERG.

Sire, vous voyez le pauvre Béticoff; il est capable d'en mourir de chagrin.

JOSEPH.

Qu'il vive! qu'il vive! mais qu'à l'avenir il soit plus circonspect.

(*Des officiers de la suite du prince descendent la montagne.*)

GUSTAVE.

Sire, voici les officiers de votre suite.

## SCÈNE XX.

Les Mêmes, Officiers de l'empereur.

JOSEPH.

Je suis à vous, messieurs, je vous ai inquiétés, n'est-ce pas? je suis pourtant assez satisfait de l'emploi de mon tems; j'ai retrouvé un ami et vous un ancien compagnon d'armes; le général Vanberg n'a jamais cessé de mériter mon estime! (*A Vanberg.*) N'oubliez pas notre rendez-vous. (*Aux officiers.*) Partons, messieurs...

*Tout le monde s'incline respectueusement.*

CHOEUR.

Air : *du vaudeville de Michel et Christine.*

Qu'à jamais, (*bis.*)
Bon prince! appui de la patrie ;
Sur ta tête chérie,
Le ciel répande ses bienfaits.

JOSEPH, *à son état-major.*

Allons, partons! le ciel est sans nuage,
Pour nous, c'est un présage heureux.
S'il m'a fallu pour fuir l'orage,
Rester quelque temps en ces lieux ;

Je dois, messieurs, bénir la destinée,
J'ai fait du moins quelques heureux ici,
Comme Titus, je puis me dire aussi :
Je n'ai pas perdu ma journée.

CHOEUR.

Qu'à jamais, etc.

*Joseph s'éloigne avec sa suite, par la montagne.*

CHRISTINE, *au Public.*

Joseph a rappelé mon frère,
Son exil finit aujourd'hui;
Mais il est un arrêt sévère,
Que je redoute encor pour lui.
Oui, c'est pour lui, que ma voix vous implore,
Il a long-temps langui dans l'abandon;
Quand de son prince il obtient un pardon,
N'allez pas l'exiler encore.

FIN.